

SOUS

LE

GRAND TOIT

OEUVRES POSTHUMES DE
LOUIS - AUGUSTE ROCHAT



EDITIONS MULTIGRAPHIQUES NYON
1965

TABLE DES MATIERES

	page
1) Hommage posthume	3
2) A mes chers parents	4
3) C'est tout un monde qu'un Grand Toit	5
4) Ah, le joli village de bois	6
5) La cheminée du Grand Toit	6
6) Quand Bolomey chantait "Le Beau Danube bleu"	7
7) Oh, larmes de mamans...	8
8) L'infini	9
9) Le Père Tambour	10
10) L'heureux guide	10
11) Il est là, le soleil	11
12) Seul sur la montagne	12
13) 25 ans après	12
14) Il faut dire adieu...	13
15) In memoriam Tell Röchat	13
16) Bise-Bise - Pan-Pan	14
17) Déjà je descendais la pente de mes ans.	15
18) L'or des bois	15
19) Les loisirs d'un homme heureux	16
20) Tulipes en Flöréal	17
21) Mes voeux d'an neuf	17
22) Tu m'as dit de sourire	18
23) Marguerites, fleurs de souvenir et d'espoir	19
24) Heureux matins	20
25) Villanelle de Jean Moser	21
26) Le vieil horloger prend sa retraite	22
27) Dävel	23
28) En juin, dans la forêt	24
29) Inquiétude	25
30) A la poésie	25
31) Le bazar de Madame Rose	26

HOMMAGE POSTHUME

Depuis bientôt vingt ans, Louis-Auguste Rochat est parti....

Avec lui également a disparu toute une époque qui lui était chère.

Instituteur tout d'abord au Pont, sa patrie, il a vécu toute sa jeunesse sous le "Grand Toit", auprès de ses parents qu'il affectionnait tant et auxquels il a encore pensé avant de mourir, de son frère Hector avec lequel il a gardé les chèvres, de ses soeurs Suzanne et Berthe, toute une famille au coeur généreux et sincère.

Toute une époque qui a disparu....

Aimé et respecté partout, Louis-Auguste Rochat a eu des activités multiples dans le cadre de sa tâche principale, souvent ingrate : il s'est dépensé, s'est usé pour le bien de tous.

C'est à Givrins qu'il a passé la plus grande partie de sa carrière où tous les témoignages sont en sa faveur. Vingt ans après l'on se souvient de lui partout, dans les villages. Favorisé par divers dons, il en a fait profiter toute une population; d'anciens élèves, maintenant d'âge mûr se rappellent ce maître dévoué et regretté, car il personnifiait encore l'ancienne garde des maîtres d'école qui prenait conscience à son travail.

En dépit de ses peines et moyennant de nombreuses privations, il n'a pas hésité à tout faire pour que ses enfants aient un bagage autant intellectuel que moral pour la vie.

Nous avons pensé indispensable de rappeler sa mémoire en éditant ce petit livre qui comporte quelques-unes des meilleures oeuvres de cet homme dont on se souvient.

A MES CHERS PARENTS

La lumière, elle chantait dans la mais
du menuisier.

O vous qui m'avez tout donné :
Tendresse et bonheur sans réserve;
Vous qui m'avez tant pardonné,
Votre souvenir me préserve !

Mon papa, ma maman sont là !
Je n'ai pas peur ! Ma confiance
S'exprimait en disant cela :
J'en ai la "douce souvenance".

Dans les bois, je cueillais des fraises,
Vous travailliez non loin de moi.
En vous parlant, j'étais à l'aise;
Vous souriez de mon émoi.

Mes chers parents ! Dans ma pensée,
Vous apparaissez tendrement.
Ma jeunesse , trop insensée,
Vous causa plus d'un grand tourment.

C'est votre bonté que j'implore.
Déjà s'est affaibli mon coeur.
Ces vers, pour vous, devaient éclore
Comme un pieux bouquet de fleurs.

Prilly, 12 mars 1943.

C'EST TOUT UN MONDE

QU'UN GRAND TOIT

Là-haut, dans mon petit village,
La maison que j'aime à revoir,
C'est le "Grand Toit" : dans mon jeune âge,
J'y connus plus d'un grand espoir.

La maison que j'aime à revoir,
C'est vraiment tout un petit monde;
J'y connus plus d'un doux espoir :
Mes souvenirs dansent la ronde.

C'est vraiment tout un petit monde,
Une fontaine est là, tout près.
Mes souvenirs dansent à la ronde;
J'en veux redire tout l'attrait.

Une fontaine est là, tout près.
Du Lac de Joux, j'entends les vagues.
J'en veux redire tout l'attrait
(Ne croyez pas que j'extravague !)

Du Lac de Joux, j'entends les vagues,
Je vois la barque du pêcheur
(Ne croyez pas que j'extravague)
Oh, souvenirs pleins de fraîcheur.

Je vois la barque du pêcheur,
Je vois nos forêts, nos montagnes.
Oh, souvenirs pleins de fraîcheur.
Pleure, mon cœur, l'ennui te gagne.

Je vois nos forêts, nos montagnes,
J'entends la chanson du ruisseau.
Pleure mon cœur, l'ennui te gagne,
C'est un bien douloureux fardeau.

J'entends la chanson du ruisseau,
La tristesse est un lourd bagage ;
C'est un bien douloureux fardeau
Si loin de mon petit village.

Prilly, 1943

AH ! LE JOLI VILLAGE
EN BOIS

Ah ! le joli village en bois :
Eglise et frêles maisonnettes.
Le troupeau portait des clochettes ;
Il n'était pas très grand, je crois.

Ce jeu nous plaisait chaque fois,
Et c'était toujours une fête.
Ah, le joli village en bois
Avec ses frêles maisonnettes.

Nous y jouions sous le "Grand Toit"
Pour le bonheur d'une fillette
Qui s'ennuyait, toute seulette ;
Vieux logis que j'aimais, ma foi.
Ah ! le joli village en bois

Prilly 1943

LA CHEMINEE DU GRAND TOIT

Elle était pleine de trésors :
(Jambons, saucisse parfumée)
Plus alléchants que harengs saurs.
Elle était pleine de trésors
Jambons, saucisse parfumée....

Prilly 1943

QUAND BOLOMEY CHANTAIT

LE BEAU DANUBE BLEU

En souvenir d'un menuisier chanteur

Quand il chantait, très fier, à pleine voix,
"Le beau Danube bleu" , un soir de fête,
C'était un grand plaisir, amis, pour moi;
Le début grave et fort : chant de conquête,
Répondait, glorieux, à ma requête.

Nous l'écoutions, songeant aux vieux beffrois;
A vous, preux chevaliers, hospodars, presque rois ;
Fleuve orgueilleux...grondant sous la tempête
Quand il chantait...

Ce chant émerveillait mon âme prête
Pour longuement vibrer, dans un émoi
Toujours plus exaltant que rien n'arrête.
Et je rêvais encore à Godefroy
De Bouillon, aux Croisés en bel arroi,
Quand il chantait....

Prilly , 1943

OH ! LARMES DE MAMANS

A ma chère maman

O mères ! qui choyez notre trop brève enfance,
Au doux foyer rempli par votre bienveillance;
Des coups nombreux viendront cruellement meurtrir
Votre cœur débordant de tendresse incroyable.
O mères ! dont l'amour à rien n'est comparable.
Ingrats, nous vous faisons souffrir....

Au bras de fiers époux que plus d'un homme envie,
Vous les verrez partir, songeuses, pour la vie.
Jeunes filles en fleur, du cher foyer, l'orgueil.
Que de vœux monteront en prières ardentes
Pour leur bonheur rêvé qui vous rend confiantes,
(La vie à deux, déjà, leur fait joyeux accueil).

Ce soir, en lui donnant une chère relique,
Souvenir précieux -- soudain mélancolique,
Les yeux baignés de pleurs, vous serrez en tremblant
Dans vos bras maternels, la pensive épousée,
O ! larmes des mamans, oh ! la tendre rosée,
Adieu pathétique et troublant.

Toutes deux, vous pleurez, longuement, très émues,
En ce grave moment : aux âmes éperdues,
Ce baume est le plus pur ; ce baume est le meilleur ;
Alors, dans vos regards plus sereins, on peut lire
La confiance en Dieu. Dans un tendre sourire
Vous dites vos espoirs, vous parlez de bonheur.

Quand les nids sont remplis de jeunes hirondelles,
S'excitant à grands cris dans d'ardentes querelles,
Les oiselets s'en vont, deux à deux, en chantant,
Ainsi, de la maison, les enfants pleins de joie,
Le cœur vibrant d'amour, suivent la même voie
Que leur aïeule, en son printemps.

Mais ils vous reviendront, n'en doutez pas, ô mères.
Vous ne serez jamais pour eux des étrangères,
Il est d'autres douleurs... il est d'autres départs
Autour de nous encor ! Souvenez-vous des tombes
Où l'on pleure longtemps d'innocentes colombes
Sur les mères en deuil, abaissez vos regards....

Givrins, 1924

L' INFINI

La splendeur de l'éther devant les yeux s'étale:
Dans le ciel des anciens, l'homme croyait trouver
L'astre miraculeux pouvant le préserver
Quand s'abattrait sur lui, malheur, ta loi fatale.

Scruter tout l'infini, supplice de Tantale !
Astronomes, chercheurs, saurez-vous tout prouver ?
De la création, le voile soulevé,
Connaîtrons-nous, enfin, cette énigme totale ?

La jeune nébuleuse, en l'espace étendu,
Produira-t-elle encor un monde confondu
Où Dieu mettra de l'ordre, en sa toute puissance ?

O, chevaliers de l'air, volant sans nul effroi,
Atteindrez-vous jamais tant de magnificence :
Immensité des cieux, où l'Eternel est roi !

Givrins 1943

LE PERE TAMBOUR

Au cortège annuel de l'Abbaye de
"La Jeune Suisse" du Pont, joyeux
fier, le père Tambour marchait
jours au premier rang, en battant
vieilles marches militaires.

Contre le Sonderbund, il avait combattu
Et nous parlait souvent de la guerre civile,
Avec son grand tambour, il entra dans la ville
Sur Fribourg, en pillant, on s'était abattu.

Le général avait dans sa mâle vertu
Interdit, aux vainqueurs, ces marques d'âme vile
(Le soldat doit garder une grandeur virile)
En racontant ces faits, le vieillard s'était tu.

Là-haut, près du chalet, le vieux berger contemple
Les grands sapins qui sont, pour lui, le plus beau temple,
Des petits chevriers, il aime la gaité.

Oh! prenez le tambour ...et le vieillard s'en donne,
Pour plaire à deux enfants que son ardeur étonne....
C' était aux jours sereins d'un merveilleux été....

Givrins, 1942

L'HEUREUX GUIDE

A Odette et petit Gilbert

Pour l'embrasser plus vite, il a veillé ce soir,
On lui dit que, bientôt, s'en reviendra soeurette,
Pour la célébrer mieux, il veut faire toilette !
Un tel exil fut dur et grand le désespoir.

Le train s'est arrêté; alors, d'apercevoir
L'absente au doux regard, l'enfant, surpris, s'arrête,
Puis il court dans ses bras, ravi, les yeux en fête,
A contempler cela, le coeur peut s'émouvoir.

(O prières du soir pour sa chère malade !)
Mais, quel heureux revoir, ô touchante accolade,
Bon fréro, tu conduis le bonheur glorieux .

Aux maisons de douleur, meurtris et solitaires,
Nos frères abattus attendent notre adieu.
Allons les consoler, gravissant leurs calvaires.

Givrins, 1926

IL EST LÀ, LE SOLEIL

A mon fils Gilbert, 4 ans.

Bébé, fort absorbé, sur le tapis, s'installe
Pour construire un château;
Il le transformera, plus tard, en cathédrale,
En criant : "Vois, c'est beau! "

De la fenêtre ouverte, un rais de soleil joue,
Caressant ses cheveux.
Très fier de ses travaux, il demande qu'on loue
L'artisan merveilleux.

Pourquoi rester ici, quand, au dehors, tout brille,
Beau visage vermeil ?
Lors Bébé me regarde, et son rire pétille :
"Il est là, le soleil ! "

Oui, le soleil, partout, réjouit nos demeures
Et le pauvre est content.
Oui, le soleil est là, consolant ceux qui pleurent,
Malades et mourants.

Sur le lit d'hôpital, torturé par la fièvre,
L'homme est bien malheureux....
Mais le soleil est là : c'est la Soeur, et la lèvres
Aux tremblements nerveux.

Sourit à cette voix qui, dans la nuit, demande :
"Comment cela va-t-il ?
Voyons, dormez un peu, sinon je réprimande,
Cessez donc ce babil ! "

Soeurs veilleuses ! mes Soeurs, qui consolez tant d'âmes
Quand l'angoisse les mord.....
Lequel de nous pourrait oublier vos dictames
En pensant à la mort ?

Aux vieux parents tout seuls dans la maison déserte,
Une lettre parvient;
C'est un peu de soleil par la porte entr' ouverte;
On la relira bien !

L'anneau d'or éclatant dit à la fiancée
Tous les bonheurs futurs.
Dans son coeur, le soleil est la perle enchâssée,
Tout est couleur d'azur.

Oui, le soleil est là : dans les yeux de la femme,
Dans la bonté, toujours.
Rayonnant de splendeur, qu'il soit la pure flamme
Embellissant nos jours !

Givrins, 1924.

SEUL SUR LA MONTAGNE

Las de toutes les kermesses
Où Bacchus trône, bruyant ;
Las des foules en liesse
A l'attrait trop décevant ;

Loiñ de tout ce qui rappelle
D'une foire la clameur,
Viens, le bois ombreux t'appelle !
Fuis la ville et sa rumeur.

Va-t-en, seul sur la montagne
Pour contempler le lac si bleu,
Puis, le soir venu, regagne
Le hameau silencieux.

Tout près du chalet paisible,
Assieds-toi sous le sapin ;
Le charme est irrésistible :
Il opérera soudain .

Va-t-en seul !... la solitude
Sur les monts, t'apportera
De la paix la plénitude
Va-t-en seul au noir Jura.

Givrins, 1938

25 ANS

Le tocsin retentit, t'appelant au devoir !
Maintenant, au viaduc, sévère sentinelle,
Sous le casque d'acier tu vas, matins et soirs,
Pour faire les cent pas, avec le plus beau zèle.
Malheur au curieux qui voudrait s'approcher
De cet ouvrage d'art que tu saurais défendre
Sans aucune pitié, ton arme peut viser.
L'espionne... ou l'imprudent ne pourrait te surprendre.
La patrie a besoin de soldats tels que toi.
Au groupe, l'on t'admire et te prend pour modèle,
Toujours bien équipé, le regard sans effroi.
Tu t'en vas dans la nuit, qu'il pleuve ou bien qu'il gèle.

Avec quel sérieux, tu prêtas le serment.
Tu n'as plus qu'un désir en ton âme sincère :
Ce désir est si fort : bon soldat qui espères
Saluer fièrement le Général Guisan.

Givrins 1939

IL FAUT DIRE ADIEU

Adieu à Givrins

Il faut dire adieu, à toutes ces choses :
Au cher horizon de toits, de jardins.
Il faut dire adieu, ne songeant qu' aux roses
Des jours de bonheur et des clairs matins.
Il faut dire adieu, comme une âme en peine,
Aux bruits familiers : cloche de la tour;
Horloge fantasque et grande fontaine,
Troupéaux à pas lents , chevaux de labour.
Vallon des Avaux, vergers et prairies,
Vos noms me sont chers. Près des peupliers,
Avec les faneurs, que d'heures bénies :
Oh, jours de soleil, jamais oubliés !
Tant de souvenirs reviendront en nombre
Etreindre mon coeur, loin de la maison
Où l'amour chanta, où plana ton ombre,
Mort inexorable, en un grand frisson.
Labeur coutumier, heureuse jeunesse,
Chants que nous aimions : il faut dire adieu,
Tout en répétant l'ardente promesse
De venir, parfois, revoir tous ces lieux.
Revoir le vieux temple, en ce beau village,
Tout près de Givrins, source de Montant
Qu' Ausone eût chanté ...ô doux paysage :
Je ne croyais pas vous chérir autant.
Loin de tout cela, je dirai sans trêve :
"Je voudrais revoir ces lieux enchanteurs,"
La vie est un souffle...et c'est comme un rêve
Embelli d'espoirs, assombri de pleurs.

IN MEMORIAM

Tell Rochat, peintre de La Vallée

De la ferme rustique au modeste horizon,
Enfant déjà rêveur, en un lieu solitaire,
Tu devais admirer ce petit coin de terre :
Les champs et les grands bois, tout près de la maison.

Le radieux printemps avec son frais gazon
T' émerveillait toujours, c'était comme un parterre
Que te présentait Dieu quand, ne pouvant se taire,
Le coucou répétait sa magique oraison.

Pâtre, tu surveillas la chèvre vagabonde
Et tu savais trouver où la framboise abonde.
Or, le lac t'apparut, sombre ou plein de clarté.

La forêt, bûcheïon, sut te dire sa peine,
Elle devint bientôt ta Muse autant que reine,
Peintre du Lac de Joux, épris de sa beauté.

Prilly, 1942

BISE - BISE ET PAN - PAN

(deux chèvres du Pont pas comme les
autres)

Ces deux noms semblent curieux.
Sont-ils vraiment si drôlatiques ?
Personnages mystérieux,
Chinois ou bien mythologiques ?

La mère s'appelait Pan-Pan;
Elle était blanche autant que belle :
J'aimais à voir son air pimpant.
Sa fille était jeune et rebelle.

Nous les choisions bien, c'est certain.
Quand, courant aux verts pâturagés,
Elles suivaient, d'un pas hautain,
L'heureux berger, plein de courage.

Pan-Pan donnait un si bon lait...
Bise-Bise était moins docile.
Mais, si le pâtre l'appelait,
Elle arrivait, d'un pas agile.

"Bise-Bise ! Pan-Pan ! " l'appel
Les faisait si vite accourir
Pour lécher, dans nos mains, le sel.
Ah! nous pouvions bien les chérir.

Fières, à l'avant du troupeau,
Vous gambadiez, folles compagnes.
Oh! temps heureux ! oh, jours si beaux !
"Je voudrais revoir ma montagne ! "

Protecteur des bergers, ô "Pan" :
Deux chevriers aimaient redire
Joyeux : "Bise-Bise et Pan-Pan !"
Deux noms vibrants sur notre lyre....

A mon frère Hector.

DEJA JE DESCENDAIS
LA PENTE DE MES ANS

A ma chère soeur aînée, Suzanne

La pente de nos ans, c'est le présent, ma soeur.
Depuis longtemps, déjà, ne suis-je pas grand-père ?
Comme moi, tu connus bien des jours de bonheur...
Faut-il redire ici ce que, pour toi, j'espère ?

La santé, tout d'abord, au foyer qui t'est cher;
Que tous tes chers enfants puissent, dans leur village,
Souvent vous revenir. Ton rire toujours clair
Brillera tendrement jusques au plus grand âge.

Soeur aînée, jadis, bras droit de nos parents,
Tu surveillais les jeux de ta soeur, de tes frères.
Combien tu nous aimas ? je m'en porte garant.
Soeur vaillante, au bon coeur, guidant notre prière.

Nous n'oublierons pas ce que tu fis pour nous;
Nous n'oublierons pas la leçon de courage
Que tu donnas toujours, en aimant plus que tout
Ton foyer rayonnant où tu vécus heureuse.

Modeste, tu sus bien te contenter toujours.
Je te revois, alerte et chantant dans la chambre...
Je te revois, ma soeur, donnant tout ton amour
Au cher et doux foyer aux longs soirs de décembre...

L'OR DES BOIS

Les bois ont revêtu leurs ors;
Le coeur pressent les sombres jours.
Pourtant, ce sont de beaux décors
Pour les immuables amours.

Les brouillards vont traîner, si lourds.
Devant le destin, restons forts.
Les bois ont revêtu leurs ors,
Le coeur pressent les sombres jours.

Forêt de rêve, j'ai recours
A ton silence...Tu t'endors;
On croit marcher sur du velours
Sous un manteau de similor....
Les bois ont revêtu leurs ors.

LES LOISIRS D'UN HOMME HEUREUX

A mon cher frère Hector

...en chanson

L'air radieux, à "Mes loisirs" dans son jardin,
Le samedi, accourt gaiement, le citadin.
Il aime cette maisonnette.
Oh, quel plaisir : vivre au grand air, en travaillant.
Pour ce labeur, il fut toujours zélé, vaillant.
Dans le ciel chante l'alouette.

Il acheta ce champ fertile d'un ami.
Et, diligent, émule de Dame fourmi,
On peut le voir, plein de courage,
Bêcher, semer la bonne terre. Et l'arrosoir
Circulera, c'est bien certain, très tard le soir.
C'est la santé, frère, à l'ouvrage !

Cette capite est bien, je crois, son Trianon.
La pergola n'est pas très orgueilleuse, ah non.
Cela suffit au solitaire.
Bientôt, les fleurs embelliront ce doux abri;
Le jardinier lui dit adieu, tout attendri :
Il est l'heureux propriétaire.

En Thermidor, le fonctionnaire rêvera,
L'après-midi, sans longues siestes, s'enfuira.
Pour notre ami...la belle vie !
Le céleri, le groseiller, le pois gourmand
Sont des trésors à contempler plus d'un moment.
En sifflotant, l'âme ravie.

Du Plan Wahlen, il est l'adepte sérieux.
A "Mes loisirs", philosophant, il est heureux.
Loin de la ville et loin des routes.
A l'horizon, c'est le Jura, c'est la Dent :
Pays natal que son amour toujours ardent
Rappellera, demain, sans doute.

Ce beau jardin, c'est son orgueil, je vous le dis.
Il deviendra, je le crois bien, son paradis.
Là, c'est pour lui la paix sereine.
A Longemale, allons trouver le jardinier.
(A l'établi, c'est quelquefois le menuisier)
Fais doucement, petite Hélène.
De souvenirs, son âme est pleine.

Heureux celui qu'un tel labeur peut contenter,
Heureux l'ami des grands jardins ensoleillés,
Avec des fleurs fraîches écloses.
Oh, quels loisirs, quels jours sereins, pour l'amateur,
De vivre ainsi, comme un petit cultivateur.
C'est presque une métamorphose.

Prilly, 1943.

TULIPES EN FLOREAL

Les tulipes écloses
Aux contours blancs ou roses,
Brillent dans le jardin
De mon voisin.

L'horticulteur les aime
D'une tendresse extrême.
La promeneuse aussi
S'arrête ici.

O ! tulipes si belles,
Vous fleurissez, fidèles,
Au joyeux temps des nids.
L'amour sourit.

De couleurs si diverses,
Le charme que nous verse
Votre éclat merveilleux
Ravit les yeux.

En Floréal, tout chante
Et la beauté touchante
Des cerisiers en fleurs
Plaît aux rêveurs.

Tulipes et pensées
Vers le soleil dressées;
Quel parler royal.....
En Floréal.

MES VOEUX

Prilly 1944

Mes souhaits pour le Nouvel-an
Sont aussi nombreux que sincères:
Tout d'abord, un heureux bilan
Pour vous éviter la colère,
Caissiers, comptant comme en galère
Le peu d'argent qui rentre enfin.
Il est de plus grandes misères,
Hélas, bien des enfants ont faim...

Je souhaite bon jour, bon an
Au malade qui désespère;
Un cadeau pour chaque maman;
Bonnes nouvelles pour le père
D'un fils, soldat, qui le vénère.
Chez nous, pas de coeur inhumain.
Charité ! que l'on coopère.....
Hélas, bien des enfants ont faim....

La guerre et ses affreux tourments
Ne fera plus pleurer les mères.
Cloches de paix, heureux moments...
Non, ce n'est pas une chimère;
Nous chanterons, bientôt, j'espère,
Vins de La Côte et Calamin.
Coeurs généreux ! Qu'on obtempère :
Hélas, bien des enfants ont faim.

envoi

Mon pays, demeure prospère,
De la pitié pour ton prochain.
Obéissons à Dieu, le Père.
Donnons...bien des enfants ont faim.

Prilly, 1943.

TU M'AS DIT DE SOURIRE

A Celle qui est près de moi

Tu m'as dit de sourire et ta voix fut si tendre
Que le souci s'enfuit ainsi qu'un songe vain;
En tes yeux m'apparut l'espoir: j'ai pu comprendre
Que l'amour nous charmaît de son souffle divin

Redis-moi tous les mots qui réjouissent l'âme;
Redis-moi doucement cet ineffable aveu
Rayonnant dans nos coeurs comme une ardente flamme
Redis-moi tout cela qui sait me rendre heureux

Plus d'amère tristesse et plus de rancœur sois
Car les jours sont sereins en vivant près de toi
Bienfaisante clarté qui put repousser l'ombre,
Ta tendresse est l'asile où sourit tout émoi.

Il faudrait les accents de la jeune allégresse
Pour proclamer bien mieux la foi dans l'avenir
Il est doux de sourire à si chère promesse,
Il sera doux de vivre et de se souvenir !

Givrins, 1936

MARGUERITES

FLEURS DE SOUVENIR ET D'ESPOIR

Garde-moi, souvenir, en ton pur reliquaire,
Les jours évanouis et leur parfum secret;
En eux est le bonheur, s'il n'est jamais
sous terre
Qu'un rêve auréolé d'un nimbe de regret.

(Ch. Clerc)

Autrefois, j'ai voulu dire à la fleur si belle
Mes désirs trop nombreux:
La jeunesse est ardente et son âme rebelle
Se plaît à tous les jeux.

Effeuillons un pétale et la fleur est blessée;
On poursuit son chemin.
L'amour chantait pourtant lorsque, dans ta pensée,
Tu rêvais, incertain.

De ce baiser timide, en un beau soir d'automne,
Reste le souvenir
Evoqué bien souvent. Pauvre rêveur, grisonne,
Demeure à t'attendrir.

Ce nom, comme il t'émeut. Tu le redis encore
Au foyer rajeuni.
Il est le talisman protégeant chaque aurore.
Que ce nom soit béni!

Fleurettes de l'amour, vous êtes, marguerites,
Tout l'attrait du printemps.
Fleurettes du bonheur, votre grâce m'abrite
...Mais je n'ai plus vingt ans.

Pourtant, je veux redire, avec mélancolie,
La douceur du passé.
Ils s'animent soudain, ces rêves de ma vie,
Fuyant d'un vol pressé.

Un nom peut donc suffire au bonheur éphémère
(Rira bien qui voudra)
Un jour de désespoir et de tristesse amère,
Ce nom seul me sauva.

Prilly, 1942

HEUREUX MATINS

A ma chère petite Hélène qui vient
d'avoir quatre ans:

...tante Hélène...

Dans le grand lit, leste, elle accourt bien vite
Pour réchauffer ses pieds comme ses mains;
On est si bien lorsqu' au dehors s'agite
Le vent d'hiver aux longs cris inhumains.

De doux baisers, elle n'est pas avare.
Tout près de moi, elle joue si bien.
La voir ainsi, ce n'est pas chose rare:
C'est le bonheur et je ne veux plus rien.

Il faut chanter pour plaire à la mignonne
Plus d'un refrain qu'elle saura bientôt.
Il faut redire (et ses grands yeux rayonnent)
Des contes bleus de la terre et de l'eau.

Mon bras l'entoure et je la vois ravie.
C'est la "marchande" ou le "jeu du docteur".
Petits enfants, chérubins qu'on envie,
Ah! souriez et chantez le bonheur.

Ces clairs matins, cette sereine joie,
Moments charmeurs auront, un jour, leur fin.
Amusez-nous, contes de Mère Loye !
Vers l'île heureuse, oh, voguons pleins d'entrain.

L'ennui la prend, il faut voir autre chose.
Elle s'enfuit et se cache en riant.
L'enfant revêt son beau tablier rose
Et vient à moi, le regard rayonnant.

Heureux matins, réjouissez mon âme.
Pareille paix est un philtre enchanteur.
Moments trop courts, je vous chante et réclame
Ce lent émoi qui me remplit le cœur.

Givrins /Prilly, 1942

VILLANELLE

DE JEAN MOSER

(ermite de la grotte du même nom, au-dessus
du Pont).

Dieu seul connut ta misère,
Dieu seul connut ton tourment,
Jean Moser, ô solitaire.

Tu vécus dans le mystère
Pleurant ton petit enfant :
Dieu seul connut ta misère.

Quel étrange...locataire
Bravant la pluie et le vent:
Jean Moser, ce solitaire.

La grotte devait lui plaire.
Nous la vîmes bien souvent;
Dieu seul connut ta misère.

Comment pouvait-il se faire
Qu'il restât loin des vivants,
Jean Moser, le solitaire ?

Surtout, parmi les commères,
On blâmait ce mécréant:
Dieu seul connut ta misère.

Grave semblait cette affaire
Car on voyait rarement
Jean Moser, le solitaire.

Le malheureux sut se taire;
Dieu fut pour lui plus clément :
Dieu seul connut sa misère.

Oh ! multitude en colère
Jugeant trop sévèrement
Jean Moser, un solitaire.

Comment donc la faire taire ?
Le cas était fort troublant :
Dieu seul connut sa misère.

Plaignons tous les pauvres hères
Et traitons chrétiennement
Jean Moser, le solitaire.

Puis, rien d'extraordinaire;
L'ennui vint fatalement
(Dieu seul connut sa misère).

Quittant cette grotte austère,
S'en alla soudainement
Jean Moser, le solitaire.

Avec un vrai savoir-faire,
Il bâtit solidement;
Dieu seul connut sa misère.

Dans la rustique chaumière,
Fut ton nouveau logement
Jean Moser, ô solitaire.

Le site devait lui plaire;
Il y resta bien des ans.
Dieu seul connut sa misère.

Ta voisine, la bouchère,
Eut pitié de toi, souvent,
Jean Moser, ô solitaire.

Il mourut seul, sur la pierre,
L'hiver par un affreux temps.
Dieu seul connut sa misère.

Dieu seul ouït ta prière.
Pour toi, plus aucun tourment,
Jean Moser, ce solitaire.

Jésus l'eût aimé en frère.
(N'imitons pas les méchants)
Dieu seul connut sa misère.

Suprême délogement:
J'ai vu son enterrement.
Dieu seul connut ta misère,
Jean Moser, ô solitaire.

1942

LE VIEIL HORLOGER PREND SA RETRAITE

A un vieil ami jurassien qui, à 74
obtient une pension de retraite bien
méritée (M. Onésime Huguenin)

Autrefois, il était graveur
Et même artiste en sa partie:
Un métier qui fut en faveur ;
On louait fort sa minutie.

Toujours épris du beau dessin,
Il vous faisait un monogramme,
Habilement, mais d'un trait fin,
En peuvrant de toute son âme.

Au minuscule "oeil de perdrix",
Il grave une initiale aimée.
Et l'amoureuse lui sourit
En contemplant l'oeuvre achevée.

Dans le sein du bel anneau d'or,
Deux noms, une date bien chère :
Pour les fiancés, quel trésor
Si l'amour n'est pas éphémère.

La machine vint lui ravir
Le labeur qui faisait sa joie.
Hélas, il fallut s'asservir:
A d'autres travaux on l'emploie....

L'heure de la retraite est là;
Le vaillant septuagénaire
Soignera roses et lilas:
De tels loisirs sauront lui plaire.

Ses cultures seront mûres.

1942.

DAVEL

Bientôt, peuple vaudois, tu chanteras la gloire
Du héros qui mourut pour tous, sacrifié.
Bientôt, jeunes et vieux, reliront son histoire
Avec humilité.

Davel, tu pardonnas à nos aïeux serviles
Leur trop lâche abandon en un jour glorieux
Qui te fait immortel. Parmi tant d'âmes viles,
Tu brilles encor mieux.

Ils étaient là, curieux de voir (ignominie)
Le bourreau de Moudon au manteau éclatant,
Ils étaient là, curieux, de voir ton agonie,
De voir couler ton sang.

Avec Berne, criant : Ah! c'est le plus grand crime
Que cet homme a commis. La foule regardait
Sur l'échafaud...Davel, ô héros magnanime,
Pour elle, tu mourais.

Le maître était puissant...soumise était la foule :
Pardonnons, nous aussi, aux aïeux opprimés,
Sur eux ne souffla pas la grandeur de ta houle,
O vent de Liberté!

Sacrifice point vain. Ah! que nul ne blasphème,
Davel notre héros, ô mystique rêveur.
Pour lui, vaudois, disons le plus beau des poèmes
A l'austère grandeur.

Davel, la Liberté, un jour est accourue
En chantant, sous les plis d'un drapeau triomphant.
Ses voix t'avaient souvent proclamé sa venue;
Tu partis confiant.

Nous chanterons un choeur de ferveur infinie,
Pieusement, pour toi, oh, héros immortel.
Dans le Pays de Vaud, ta mémoire est bénie
A tout jamais, Davel !

Givrins, 1923

EN JUIN, DANS LA FORÊT

Imiter vos accents serait vaine entreprise
Chantres de la forêt que l'amour rend joyeux:
Dans le feuillage où bruit une légère brise,
Le concert est suave et peut charmer bien mieux
Que les accords profonds de nos plus purs génies,
Votre bonheur est grand, petits oiseaux des bois;
Vous ne craignez donc pas la sauvage furie
Du rapace cruel semant partout l'effroi ?
...Soudain, le choeur s'est tu; on n'entend que deux ailes
Glisser comme en rampant. Un bec claque...un coucou
Goguenard, jette au loin son refrain, où se mêle
La gaité de l'enfant au chant du tourtereau.
Près d'un petit sapin, un écureuil s'approche,
Car les bourgeons le tentent : ils sont très savoureux.
En me voyant, bien vite, aux grands hêtres il s'accroche,
Ses yeux sont pleins d'effroi : pauvres petits peureux!
Soudain, c'est un renard qui glapit et détale
Ce bonhomme immobile est un danger certain.
La tourterelle pleure, au loin, par intervalles;
Mais, le coucou railleur s'en moque, en cabotin.
(Deux chevreuils ont passé près des pins tout à l'heure).
Cocou, j'ai blasphémé : redis vingt fois au moins
Pourquoi tu ne veux pas construire ta demeure .
Aux petits affamés que tu ne nourris point ?
D'une voix bien-aimée, il serait doux d'entendre
L'appel que tu répètes, oiseau mystérieux.
Forêt pleine de bruits que le coeur peut comprendre,
Puisque tout parle ici de l'amour radieux,
L'homme revient à toi pour exalter ses rêves;
Tes arbres ont des bras accueillants, grands ouverts.
Dans ce temple si beau, l'heure semble plus brève,
Oiseaux bénis de Dieu; ô sublimes concerts !

Givrins, 1930

INQUIETUDE

En quittant la maison de l'enfance lointaine,
Tu donnes tendrement le baiser de l'adieu
Aux vieux parents qui, seuls, comprennent toute peine
Et savent consoler le coeur trop orgueilleux.

Pour partir plus serein, de leurs baisers, la trace
Encor humide et douce est gardée, ce soir,
Puisse-t-elle rester, en Remember vivace,
Dans les heures mauvaises ou de grand désespoir.

Ces visages chéris, dans un prochain voyage,
Seront-ils encor là ? L'on s'en va tout songeur...
(Foin des railleurs disant : " C'est de l'enfantillage)
Car ils n'ont jamais eu pareil amour au coeur.

Seront-ils toujours là, dans la maison paisible ,
Pour accueillir celui qui les comprend enfin ?
Parfois, dans son exil, il fait un rêve horrible
(Leur bonne lettre est là, c'était un songe vain.)

Comme il voudrait courir à leur pure tendresse,
Source de réconfort qui ne déçoit jamais;
Comme il voudrait bien mieux leur rendre, avec largesse,
Ce qu'il reçut d'amour, fils pieux, désormais !

A LA POESIE

Au temps où s'éveillait le coeur émerveillé,
Plus d'un beau vers chantait de sa voix éloquente;
Et les soirs étaient doux sous le ciel étoilé
A redire "Le lac" en rêvant à l'amante
Las... inconnue encore :
Ninon, aux cheveux d'or,
Ou gentille brunette,
Suzon, Margot et, peut-être Ninette ?

Les poètes, alors, semblaient des enchanteurs,
Subtils magiciens, transfigurant la vie.
En lisant "Cyrano", nous étions tous acteurs
Et les mots les plus fous charmaient l'âme ravie.
Ces poèmes sibeaux
Sont toujours des flambeaux
Illuminant la route
Quand il fait noir, dans les heures de doute.

Oh, que d'heures mauvaises en oubliant, parfois,
Tes purs attraits, ta voix toujours consolatrice,
Toi qui fus, au psalmiste, une soeur de la foi,
Divine poésie, ardente inspiratrice
De Dante, ce géant,
De bien d'autres titans :
Shakespeare,
Toute la lyre...

LE BAZAR DE MADAME ROSE

(actuellement magasin de la
Coopérative, au Pont)

...mère et filles, toutes
deux disparues....

C'était un petit, tout petit bazar,
Bien achalandé, de notre village;
On n'y changeait pas le fameux dollar
Et l'on y voyait aucun grand vitrage.

Enfant, j'aimais voir, chez Madame Rose,
Tout un vrai trésor de jouets brillants,
J'admirais surtout, plus que bien des choses,
Fillette riieuse à l'air sémillant.

A la ville, un jour, je partis sans joie,
Pour étudier, complaire au désir
De braves parents...ah, que l'on me croie,
J'éprouvais d'abord bien du déplaisir.

L'amour me guettait. De sa flèche hardie,
L'archer sans pitié me blessa souvent.
Au petit bazar, j'allais voir ma mie:
L'oiseau bleu chantait, c'était le printemps.

Au petit bazar de Madame Rose,
Je connus alors des moments bien doux;
Je ne voudrais pas vous dire autre chose
L'amour murmurait, railleur : "aimez-vous !"

Du joli bazar de Madame Rose,
Je me souviendrai toujours tendrement.
Quand sonne, pour moi quelque heure morose,
J'évoque, songeur, ces heureux moments.

Quand la mort viendra, cruelle ennemie,
Plus d'un doux regard me fera pleurer.
Enfants, la maman qui vous fut ravie
De son grand exil, veut vous protéger.

Le passé nous quitte, ô tristesse amère,
Seul le souvenir n'est jamais banni
Les ans ont passé. Las, plus de grand'mère,
Au petit bazar qui s'est rajeuni.